
Anne-Sophie MOREL, *Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'outre-tombe*

Paris, H. Champion, coll. Romantisme et Modernités, 2014, 668 pages

Katherine Rondou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9966>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9966

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 420-422

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Katherine Rondou, « Anne-Sophie MOREL, *Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'outre-tombe* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9966> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9966>

Tous droits réservés

Fanny MARTIN, *Pratiques langagières et basket-ball professionnel en France*.

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Espaces discursifs, 2014, 152 pages

Précédé d'une triple préface (scientifique, sportive et technique), cet ouvrage reprend le travail de thèse mené par Fanny Martin à l'université de Picardie (unité de recherche Lesclap) qui propose une analyse des ressources de la communication qui soutiennent la performance dans le contexte du basket-ball professionnel. L'auteure problématise notamment la question sociolinguistique de la gestion des différentes langues parlées par les joueurs et le rapport de cette gestion avec les interactions sur et en dehors du terrain. Fanny Martin a mené une étude de terrain (auprès d'une équipe de pro B, avec caméra et microphone), complétée par des entretiens auprès des joueurs (de différentes nationalités) et de l'entraîneur. Un second moment de la recherche s'est ensuite centré sur des équipes de pro A, avec la capture audiovisuelle de séances d'entraînement, de rassemblements et de temps morts.

À la suite de Marcel Mauss, l'auteure définit le sport comme « un fait social total » (p. 23) et s'intéresse plus précisément aux pratiques langagières. Elle présente dans les premières pages du livre des indications statistiques pour présenter l'évolution du taux de joueurs étrangers dans le championnat de France : cette « mondialisation » du basket-ball entraîne des questions d'ordre linguistique, qu'elle entend donc aborder dans son analyse sociolinguistique. Elle interroge plusieurs témoins à propos de leur maîtrise du français et la gestion des langues dans leur communication professionnelle, et montre la diversité du rapport que les joueurs entretiennent avec la langue et la culture française notamment. La traduction en anglais est fréquente, et peut constituer une communication parallèle. Pour Fanny Martin, toutes ces questions d'ordre linguistique ont une portée plus générale qu'elle intègre dans la « communication de la performance » (p. 49). La question de l'entraîneur peut alors être cruciale et elle rapporte l'exemple d'un entraîneur qui maîtrise cinq langues : la compétence linguistique peut donc engendrer une performance sportive. Néanmoins, l'anglais peut servir de langue véhiculaire et l'alternance codique (surtout chez l'entraîneur) est fréquente. Par ailleurs, un aspect intéressant développé est qu'une équipe « n'est jamais un donné, elle se construit, se modifie et se reconstruit sans cesse » (p. 58) : en effet, le recrutement de chaque année modifie l'équipe, et les rapports et forces entre les différentes composantes de celle-ci. La communication instaurée chaque saison

est donc différente et, chaque année, l'entraîneur cherche à reproduire une certaine cohésion. Un des aspects spécifiques du basket-ball est sa terminologie technique, qui permet une communication entre spécialistes. Il s'agit d'un acte volontaire, avec intervention consciente de la part des protagonistes. D'ailleurs, la fédération française met à disposition sur son site internet des termes américanophones explicités en français ; il existe en outre de nombreux ouvrages sur le lexique du basket-ball.

En s'intéressant à la communication « en action », Fanny Martin montre l'importance de la gestuelle qui accompagne la parole (surtout les gestes de la main). L'analyse des rassemblements (pp. 87-115) est particulièrement intéressante, avec des retranscriptions d'enregistrements, qui illustrent les tensions liées à la question des langues : chaque joueur doit saisir sa part d'information. La mise en discours implique aussi dans le rassemblement une allocution et un échange : si l'entraîneur est le véritable orateur, les actants valident au fur et à mesure.

Plus largement, dans son chapitre conclusif, Fanny Martin revient sur cette spécificité de la communication en contexte de réalisation de la performance : l'entraîneur doit communiquer selon les normes de communication, l'interculturel, l'alternance des langues, les nouvelles technologies. Ceci ouvre à la notion de communauté et constitue un point de référence dans la cohésion de l'équipe. Cette ouverture éclaire donc le lecteur sur la portée de l'ouvrage : si son ambition n'est pas d'ordre théorique ou méthodologique, il réussit en revanche le pari de montrer l'intérêt d'une analyse linguistique située dans un contexte tel le sport de haut niveau, et plus particulièrement le basket-ball. Le lecteur apprend de nombreuses anecdotes et informations sur les interactions langagières dans ce sport et ressent l'intérêt d'une telle perspective pour aborder un tel objet.

Julien Longhi

CRTF, université de Cergy-Pontoise, F-95000
julien.longhi@u-cergy.fr

Anne-Sophie MOREL, *Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'outre-tombe*.

Paris, H. Champion, coll. Romantisme et Modernités, 2014, 668 pages

Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'outre-tombe reprend, en l'adaptant, la thèse de doctorat d'Anne-Sophie Morel, soutenue en 2007 à l'université de Lyon. Agrégée de lettres modernes, docteure en langue et littérature françaises et maîtresse de conférences à l'université de Savoie, Anne-Sophie

Morel voit dans la violence, quelle que soit sa forme (individuelle, collective, physique, psychologique, etc.), un angle d'approche efficace afin de cerner la poétique à l'œuvre dans les *Mémoires d'outre-tombe* (rédaction 1809-1841, publication en douze volumes 1849-1850). La chercheuse s'appuie également sur cette notion afin de définir la pensée esthétique et politique de François-René de Chateaubriand (1868-1848) ainsi que les structures de son imagination, replacée dans une perspective historique.

Entre les exactions de la Révolution et de la Terreur, les guerres napoléoniennes et les assassinats politiques (songeons à la mort du Duc d'Enghien), la violence est inhérente à la période étudiée et marque, par conséquent, profondément le mémorialiste. Ses proches furent victimes des troubles révolutionnaires (son frère et sa belle-sœur sont exécutés, la sépulture de son père est profanée, etc.), et lui-même dut s'exiler pendant sept années. Mais, au-delà de la guillotine et des têtes promenées sur des piques, la destruction de l'ancien ordre des choses – l'abolition de l'Ancien Régime, la violation des tombeaux, les attaques contre la religion – ébranle François-René de Chateaubriand, déstabilisé par cette perte d'identité. L'écrivain se trouve dès lors plongé dans un monde totalement étranger à ses valeurs.

L'étude d'Anne-Sophie Morel s'articule en trois parties. « Un imaginaire de la violence » (pp. 21-236) cerne les contours de la notion de violence, par nature plurielle et protéiforme, et définit le terme aux yeux de René de Chateaubriand. Cette première partie permet de comprendre l'impact du traumatisme initial, la Révolution, sur l'imaginaire de l'artiste. La deuxième partie, « Esthétique de la violence » (pp. 237-420), s'interroge sur les modes de représentation de la violence. Enfin, « Compréhension de la violence » (pp. 421-599) étudie l'idéologie de l'écrivain, sa vision de l'histoire, telle qu'elle transparaît dans les figurations de la violence dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

Les analyses de la chercheuse dégagent l'omniprésence du motif de la coupure dans l'imaginaire : décapitations, corps mutilés des guerres républicaines et impériales, destructions des monuments, profanation de la mémoire, rupture de l'exil, découpage des textes par la censure napoléonienne. Mais l'écrivain oppose également une autre violence à celle subie : la violence engendrée par les mots et les images. L'auteur devient juge et exige à son tour des têtes.

Anne-Sophie Morel note également des divergences dans l'évocation de la violence, en fonction de la période étudiée. Les *Mémoires d'outre-tombe* décrivent

les horreurs révolutionnaires à travers une certaine distanciation. François-René de Chateaubriand tente de rationaliser le traumatisme, sans doute avant tout afin de continuer à vivre. Le texte met thérapeutiquement à distance la réalité par diverses métaphores. La puissance du choc émotionnel donne naissance à une multitude d'images et cette poétique structure le récit : la hantise de la coupure se manifeste d'un ouvrage à l'autre.

François-René de Chateaubriand appréhende très différemment la période napoléonienne, et opte cette fois pour un tableau explicite, où il dépeint crûment les souffrances physiques et psychologiques. Ces descriptions répondent à une double approche, tantôt le texte exhibe la violence dans toute son infamie, tantôt il privilégie l'évocation héroïque de l'épopée guerrière, et ce au sein d'un même épisode. En revanche, Chateaubriand renoue avec les modes d'expression utilisés lors des évocations de la Révolution et de la Terreur (un certain maintien à distance) lorsqu'il aborde des événements dont il fut indirectement témoin (les bruits de canonnades de la bataille de Waterloo).

À la période post-impériale correspond une autre esthétique. La violence demeure présente, mais dépourvue de tragique, minée par la parodie et la dérision. Chateaubriand ne s'attarde pas tant sur les actes sanglants de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, avatars dégradés des exactions passées, que sur une autre forme de violence : la perte des valeurs d'une société matérialiste et désenchantée.

Paradoxalement, s'il condamne la violence de la Révolution, le mémorialiste lui reconnaît un pouvoir créateur. Certes la période menace directement l'aristocrate breton, mais elle lui procure également le sentiment exaltant de vivre une rupture de l'histoire, dont il goûte le caractère exceptionnel. Cette ambivalence envers la violence réapparaît dans les textes consacrés aux batailles impériales, à la fois grandioses et atroces.

L'analyse d'Anne-Sophie Morel démontre également que si l'esthétique de Chateaubriand a grandement contribué à l'élaboration de la légende noire de la Révolution, l'écrivain ne livre pas des événements une image exclusivement négative. Il tente de repérer les forces de progrès à l'œuvre dans les bouleversements de l'époque. La violence interroge le sens de l'histoire. Les révolutionnaires, Bonaparte et leurs victimes deviennent dès lors les instruments de la Providence divine, même si le châtimement demeure disproportionné.

La violence historique touche Chateaubriand de plein fouet, mais ce dernier l'exorcise par l'écriture. L'auteur parvient à dominer la violence en la transformant en force d'évolution esthétique.

L'étude minutieuse d'Anne-Sophie Morel enrichit sans conteste, non seulement l'exégèse des *Mémoires d'outre-tombe*, mais notre connaissance des processus créateurs à l'œuvre chez François-René de Chateaubriand. Son approche originale favorise une meilleure compréhension des obsessions de l'auteur, de leur impact sur son écriture et sur sa conception de l'histoire en marche.

Katherine Rondou

Université libre de Bruxelles, Université de Mons,
B-1050
krondou@gmail.com

Malika TEMMAR, Johannes ANGERMULLER, Frédéric LEBARON, dirs, *Les Discours sur l'économie*.
Amiens, CURAPP-ESS Éd., 2013, 195 pages

Bien qu'ésotériques pour le plus grand nombre, les discours sur des enjeux strictement économiques font partie du quotidien. Leur omniprésence en fait un objet pleinement légitime pour les sciences humaines et sociales qui se destinent à étudier l'économie en relation avec des structures et des pratiques sociales, plutôt qu'à travers les modèles abstraits de la science économique. Paradoxalement, si la sociologie économique a importé le concept de performativité des sciences du langage pour montrer que, en économie, par le biais des modèles et des théories économiques, « dire, c'est faire », elle a eu tendance à délaissier l'analyse des discours économiques. Comme l'indique explicitement son titre, c'est précisément ce manque que l'ouvrage entend combler.

Codirigé par Frédéric Lebaron, spécialiste de la sociologie économique, Johannes Angermüller et Malika Temmar, spécialistes de l'analyse des discours, l'ouvrage a pour originalité la grande variété disciplinaire de ses contributions. En effet, dans l'introduction, les coordinateurs du dossier affichent le souhait de dépasser le cloisonnement théorique qui maintient une séparation artificielle entre les analyses sociologiques et celles du langage, pour insister sur ce qu'elles ont de complémentaire. Certes, les impulsions théoriques – bourdieusienne pour les premières, foucaldienne pour les secondes – et les méthodes divergent. Mais, pour les auteurs, l'articulation de ces deux traditions disciplinaires apparaît accessible et même nécessaire pour rendre compte pleinement de la façon dont les discours participent du mouvement de désencastrement de l'économie par rapport aux

structures sociales. En effet, elle permet de prêter une attention conjointe à la production des discours, fruit d'une activité sociale mettant en relation des acteurs et des institutions, et à ce qu'ils diffusent dans l'espace public. Dès lors, les contributions rassemblées dans l'ouvrage adoptent deux types d'angle d'analyse. Le premier consiste à étudier les discours comme le fruit d'une activité sociale mettant en relation des acteurs et institutions, en partie déterminée par des jeux de pouvoirs et de domination ; le second, la manière dont ils contribuent à accroître l'emprise des logiques économiques dans la vie sociale, en diffusant des concepts et des schèmes interprétatifs qui leur sont propres.

Bien entendu, la presse est un support privilégié de cette diffusion. Ainsi Julien Duval (pp. 57-68) décrit-il la façon dont les références médiatiques récurrentes au « trou de la sécu » invitent implicitement à considérer la protection sociale sous un angle strictement gestionnaire, stimulant un ensemble de représentations qui alimentent l'idée de dépenses sociales excessives. Outre les routines journalistiques, les stratégies d'« entrepreneurs idéologiques » dominants participent également à la propagation dans la presse de ce type de schémas d'interprétation. Frédéric Lebaron montre en effet comment la notion de « modèle social », si elle est initialement produite par les économistes, doit le succès de sa diffusion dans l'espace public à sa reprise abondante par les hommes politiques dans la presse (pp. 13-32). Nicolas Sarkozy, en particulier, consacre à partir de 2005 la « mise en crise » du modèle social français, par l'évaluation de sa performance à l'aune du taux de chômage et par le recours à la technique de la « comparaison dépréciatrice » par rapport aux systèmes sociaux d'autres pays européens. Cette stratégie discursive achève d'imposer une « posture économique » qui suggère d'interpréter le « modèle social » français comme un échec appelant la réforme du marché du travail. De même, Julien Dufour (pp. 35-56) identifie les hommes politiques et les grands patrons comme dominants dans l'espace social des promoteurs de la « question actionnariale » dans *Le Monde*. Agents les plus cités dans le journal sur les articles consacrés à l'actionnariat, ils partagent une trajectoire commune, la fréquentation des grandes écoles et l'occupation de postes dans la direction financière d'entreprises publiques ou privées. Ainsi, en sollicitant de façon croissante ces agents dominants ainsi que les « chiffres à prétention savante » produits par le champ en expansion de l'expertise financière, les journalistes économiques participent-ils à la légitimation de la question actionnariale en relayant par exemple les appels au développement de l'épargne salariale.